

Joe Legloseur

Carnet

1

2021



Joe Legloseur

Carnet 1

2021

Editions du GFIV

2023

Préface

Le premier volume des carnets de Joe Legloseur, que vous êtes en train de consulter sur votre écran, a une petite quarantaine de pages (en assez gros caractères, ce qui est mieux pour les yeux). Cela fait relativement peu pour une année d'écriture. Joe, qui lit par-dessus mon épaule, me glisse que c'était avant la mise en ligne quotidienne de ses notes sur un réseau social dont le nom contient le mot « livre ». A l'époque, il avait tendance à « perdre le rythme ».

Nous sommes donc en 2021, année pendant laquelle une minorité d'individus furent assez mal traités sous prétexte qu'ils ne possédaient pas le pass réglementaire. Cette étrange période est évoquée dans le carnet mais il est plus souvent question de choses comme la pluie, l'écriture, Genet, Martha Argerich, le Yi King, Bashung, Maupassant, Ulrich, la mort, les Beatles, Godard ou la philosophie de Tchouang-tseu (liste non exhaustive).

Si fallait donner un titre à ce carnet, « En lisant en écrivant » aurait parfaitement convenu mais il est déjà pris.

« Dis-leur que le vrai sujet du carnet, c'est le plaisir d'écrire », me glisse Joe. Souhaitons donc au lecteur de retrouver tout ou une partie du plaisir qu'a pris l'auteur en improvisant ces lignes sur son clavier.

Jane Sweet

Je ne trouve pas satisfaisants les propos qui s'élèvent en faveur de la solitude considérée comme un remède permettant de se « tourner vers l'essentiel ». Justifier ainsi le goût de la solitude revient à se placer du point de vue répugnant du « développement personnel ».

*

Lorsque je m'inquiète de n'avoir rien fait d'autre que lire, je me dis qu'à un moment ou à un autre, je me lèverai pour aller m'asseoir devant le clavier et me mettre à écrire. Cela se passe toujours ainsi, sauf lorsque je suis sourd au signal.

*

Aujourd'hui c'est la fête des pères. Sur les réseaux, des gens rendent hommage au leur. J'aime bien être témoin de ces manifestations de respect affectueux. Elles m'étonnent toujours et m'émeuvent comme une chose qui me sera à jamais étrangère.

*

J'écrirai ce qui me vient sans soucis de cohérence. J'ai échoué précédemment dans une tentative où je m'étais fixé des thèmes et tenté en vain de m'y tenir. Les meilleurs (ou moins mauvais) passages étaient ceux où je digressais sans contrainte. La sorte de liberté que je cherche, je la trouve plutôt chez les anciens (comme le Rousseau des Confessions). Aussi est-ce vers eux que je me tourne lorsque je veux me donner du courage dans la poursuite de mon entreprise qui n'en est qu'à ses débuts. En ce moment, mes alliés sont des poètes du Moyen-Age. A moi Guillaume d'Aquitaine ! Comme toi, je ferai chansonnette nouvelle avant qu'il vente, pleuve ou gèle.

Par Hercule ! Je n'ai plus à effectuer un travail absurde en échange d'un salaire. On se concentre sur l'essentiel. Lire les conseils de quelques vieux sages, pratiquer la méditation dans différentes situations, essayer de se comporter en stoïcien devant la perspective de la mort, rester actif (avec modération), créatif si la grâce le permet et joyeusement sarcastique devant l'absurdité de l'existence. Ce programme était le mien lorsque j'avais une quinzaine d'années.

*

Quant à mon désir d'écrire sans m'arrêter et sans chercher à contrôler ce qui se passe, je le vois conforté par un texte de Goethe. Extrait : « ... dès l'instant où vous vous engagez, la providence intervient aussi. Toute une série d'évènements jaillissent de la décision, comme pour l'appuyer par toutes sortes d'incidents imprévus, de rencontres et de secours matériels, dont vous n'auriez jamais rêvé qu'ils puissent survenir. Quoi que vous puissiez faire, quoi que vous rêviez de faire, entreprenez-le. L'audace donne du génie, de la puissance, de la magie. »

*

Je lis *Notre-Dame des Fleurs*. En cette matinée pluvieuse, maussade, je pense à Genet dans sa cellule, rêvant la vie de Divine, consignait soigneusement ses visions, écrivant pour s'évader, sortir concrètement de la prison où il croupit (le plan d'exfiltration réussira comme un tour de magie parfaitement exécuté). Je pense à Genet en consultant les pages jaunies d'un exemplaire du journal *le Monde* daté d'avril 1986, Genet qui déclarait à Poirot-Delpech : « Je crois que je mourrai encore avec de la colère contre vous. » Le journaliste avait noté : « Quand il me dit « vous », pas question de me retourner, c'est toute la société qu'il vomit à travers moi, et moi à travers elle ».

*

Si, l'écriture est bien « la plus belle aventure » (dixit Handke), pourquoi l'interrompre au profit d'activités de moindre intérêt ? La seule activité qui puisse justifier que l'on s'arrête d'écrire est la lecture.

Il est toujours regrettable de rester sur des *a priori*. La plupart des livres que je lis en ce moment sont restés pendant des années sur les étagères de la bibliothèque sans être ouverts simplement parce que je n'avais pas envie de les lire. Lorsque je m'interroge sur les raisons de cette absence de motivation, voire de rejet, je réalise que les motifs sont flous ; ils tiennent souvent à des détails accessoires comme la couverture d'une édition, les conditions d'une acquisition, un souvenir déplaisant trainant dans les parages...

*

On finit par prendre goût à la pluie lorsqu'elle est, comme aujourd'hui, lente et régulière du matin au soir. Je trouve un certain charme au jardin détrempé, aux toits luisants, à la lumière de film sous-exposé. Au premier étage, où se trouve la bibliothèque, les percussions répétitives des gouttes d'eau sur le toit accompagnent la lecture.

*

Pendant les années durant lesquelles j'étais contraint de me rendre sur mon lieu de travail, je me suis très souvent comporté de manière maladroite, générant inutilement malaises, quiproquos et conflits, un peu à la manière des personnages des nouvelles d'Emmanuel Bove, c'est-à-dire involontairement et par pure maladresse. J'étais inadapté et conscient de mon handicap. Manque de « compétences sociales ». Cette difficulté était la raison pour laquelle j'avais choisi d'être fonctionnaire, l'objectif étant de conserver un emploi et de ne plus de me faire virer à chaque fois que mon comportement irritait un petit chef.

*

Le matin, j'aime m'asseoir à ma table, ouvrir le capot de l'ordinateur, enclencher la lecture aléatoire du lecteur de mp3 puis taper sur les touches du clavier sans projet précis, en laissant venir les idées, les envies et les surprises.

*

Liste des rues parisiennes où j'ai séjourné entre 1975 et 1988 :

- rue de Passy
- rue de l'Ancienne-Comédie
- rue du Cardinal-Lemoine
- boulevard de Port-Royal
- place de la Contrescarpe
- rue Lafayette.

*

La Recherche du temps perdu est, selon Barthes, le récit théâtralisé de la décision d'écrire qui se déroule en trois actes.

1. D'abord le temps perdu de la velléité aveugle. C'est le temps de la fascination pour la littérature et de l'impossibilité d'écrire.

2. Vient ensuite une première révélation à la lecture d'un compte rendu des Goncourt. Le narrateur constate qu'il ne sait pas observer et préfère renoncer à la littérature.

3. Enfin, en se rendant chez les Guermantes, l'acte de la félicité est déclenché par trois signes, trois « chocs-souvenirs » conjuguant présent et passé. Le narrateur fait alors le choix d'une vie consacrée à l'écriture, seul moyen d'entretenir cette félicité. La seule raison d'écrire, c'est le bonheur. Écrire, c'est être heureux ; il s'agit pour Barthes d'une « idée d'avant-garde ».

*

Passé soixante ans, il devient difficile d'évaluer avec lucidité les dégâts générés par les contacts répétés avec la société.

*

J'ai eu récemment une révélation pendant que je regardais une captation de Martha Argerich en concert. Sublime visage concentré sur lequel passe un sourire de jubilation lorsqu'elle lève les yeux au ciel à la pointe d'une envolée dans un prélude de Chopin. Comme elle le dit dans une

interview, ce qu'on ressent avec la musique est « au-delà des mots ». Ces derniers temps, au lieu de me réveiller en écoutant mon *mix* habituel de blues/rock/jazz, j'écoute plus volontiers le piano de Martha Algrich parfois accompagné d'un violon ou d'un violoncelle.

*

Ce que je cherche à atteindre est déjà là. Il s'agit maintenant de faire émerger ce « déjà-là » qui se cache si bien qu'on pourrait facilement croire à son absence. Réaliser pleinement la présence de ce qui *est*, cela pourrait paraître facile. Il n'en est rien. Nous sommes la plupart du temps trop distraits, préoccupés ou focalisés sur des détails. Il ne s'agit pas d'être en « pleine conscience » comme le prétendent les coachs du développement personnel mais plutôt de nous extraire du défilement vertigineux du temps pour renouer avec « ce qui est très ancien en nous »¹.

*

Il n'est pas mauvais de songer de temps en temps à ce qui a pu résister aux pressions subies pendant le parcours d'obstacles de la vie adulte. Quelles sont les deux ou trois choses qui, au bout du compte, sont restées essentielles à nos yeux ? Ce sont nos balises, nos repères dans le labyrinthe, nos « poteaux d'angle » comme disait si bien Michaux.

*

La pluie tous les jours en juillet. Après tout, c'est préférable aux chaleurs extrêmes enregistrées à différents endroits du globe. Nos politiciens ne parviennent pas à s'accorder pour faire de la lutte contre le dérèglement climatique une priorité. Et oui, il faudrait s'en prendre à des grands groupes, à de puissantes industries, revenir sur certains préceptes fondamentaux du libéralisme économique et même sur l'idéal de bonheur qu'on a continué à prôner sans discontinuer depuis les années 60. Pourquoi prendre le risque de mécontenter des lobbys influents alors qu'avec un peu de chance, il n'y aura pas de catastrophe écologique majeure avant la fin du mandat électoral ?

¹ Fernando Pessoa (Alvaro de Campos), *Ode à la nuit*

S'il faut absolument adopter un principe de composition, alors ce sera celui que M. Albertini² appelait « composition par association d'idées » pour désigner celui adopté par Sénèque.

*

Il en est des livres comme de la nourriture : de même que la qualité de ce que nous mangeons a des incidences sur la santé de notre corps, un relâchement dans le choix des lectures peut entraîner un alourdissement de la vie de l'esprit et, à plus long terme, une sclérose de la pensée.

*

Je lis des « Pages choisies » de Chateaubriand dans un vieux volume de chez Hachette aux pages jaunies. J'apprécie toujours les *Mémoires d'outre-tombe* que j'avais étudiées au lycée. La bonne surprise, c'est le *Génie du Christianisme* dont je me suis pourtant approché avec méfiance. S'il peine à convaincre lorsqu'il soutient que la mythologie antique « rapetissait la nature » avec ses dieux, déesses et autres faunes cachés derrière chaque arbre et sous chaque pierre (je suis persuadé du contraire), son apologie des ruines et des églises avec leurs cloches silencieuses depuis la révolution ne manque ni de panache ni d'élan poétique.

*

Récemment, le journal le *Monde* qualifiait dans un édito les non-vaccinés de *passagers clandestins*. J'aime cette expression imagée qui me semble particulièrement adaptée à mon cas - et pas uniquement en période de pandémie. Je m'étais jusqu'à présent contenté faute de mieux des qualificatifs « fumiste » ou « touriste » qui m'avaient été attribués par différentes figures d'autorité (enseignants, employeurs) à différentes périodes de mon existence. Mais « passager clandestin » me semble parfaitement correspondre à la manière dont j'ai abordé les passages obligés de l'existence sociale (études, mariage, salariat, retraite).

²Auteur des textes de présentation dans l'édition de la Pléiade.

Les membres de ma famille, que je n'avais pas revus depuis une éternité, avaient vieilli entre temps. Beaucoup sont morts sans que j'en sois informé sur le coup. Morts mon père, ma mère ainsi que ses deux sœurs ainsi que leurs maris (mes oncles et tantes). Ceci n'est qu'une liste établie à partir des noms apparaissant dans les documents d'une succession qui s'est déclenchée au décès d'une tante que je n'avais pas revue depuis 1973. Je suis sûr de la date parce qu'elle m'avait demandé ce qui me ferait plaisir comme cadeau et j'avais immédiatement répondu *Aladdin Sane*, l'album de David Bowie sorti cette année-là. Je lui en suis toujours resté reconnaissant.

*

Vu un beau documentaire sur la triste vie de Townes Van Zandt. A un moment, il parlait de l'écriture des chansons en ces termes : « Chaque chanson que j'écris doit être parfaite. Rien ne doit être de travers. Que ce soit une note, un mot, une virgule ou une pause, tout doit être juste. Le sujet doit aussi être digne d'intérêt. Il faut se concentrer. Mais ce n'est pas très difficile. Ça vient quand ça veut. »

*

Finalement, une grande majorité de l'élite éduquée de ce pays aura accepté sans broncher, parfois même en réclamant son extension, le principe du laissez-passer sanitaire. Nous avons ainsi, grâce à une expérimentation à grande échelle, une évaluation quantitative bien plus fiable que n'importe quel sondage réalisé sur le thème de l'attachement aux libertés fondamentales.

*

Hier, pendant que le dîner était en train de chauffer, j'ai relu le poème de Fernando Pessoa intitulé *Bureau de tabac*. Dans l'anthologie intitulée *Je ne suis personne*, il est placé après un autre poème magnifique, *Sur la route de Sintra*, ce qui constitue une bonne préparation à l'arrivée de la fulgurante ouverture dans laquelle Pessoa met en balance « je ne suis rien » et « je porte en moi tous les rêves du monde ». La lecture de ce poème me bouleverse à chaque fois comme

s'il portait en résumé tout le drame et toute la grandeur de la condition humaine. Comme dit si bien Pessoa, il me laisse à chaque fois « perplexe comme qui a réfléchi, trouvé, puis oublié ».

*

La Sprezzatura consiste à "fuir, autant qu'il est possible, comme un écueil très acéré et dangereux, l'affectation, et, pour employer peut-être un mot nouveau, faire preuve en toute chose d'une certaine désinvolture, qui cache l'art et montre que ce que l'on a fait et dit est venu sans peine et presque sans y penser." (Castiglione).

*

Le mépris, le chantage, la menace ne sont pas les meilleures manières de s'adresser à moi pour tenter d'orienter mes actions. Ceci dit, je respecte complètement ceux qui s'en accommodent et en redemandent. Chacun son truc, comme on disait il y a fort longtemps dans le journal *Pilote*.

*

Comme je le comprends, le reproche que l'on me fait souvent de ne pas écouter ce qu'on me dit, de rester sur mon « rail » sans réagir comme il conviendrait en prêtant l'attention requise à la voix humaine lorsqu'elle veut me communiquer quelque chose. Quand on me décrit, l'air hagard, légèrement paniqué, cherchant à comprendre le sens de la proposition qui m'est adressée, je ne peux que me sentir gêné et honteux. Comment décrire ce phénomène de l'intérieur ? C'est un peu comme si l'interlocuteur faisait allusion à un arrière-plan de significations considéré comme allant de soi mais qui, pour une raison mystérieuse, me resterait étranger ou que j'aurais momentanément perdu de vue.

*

Il convient d'instaurer une distance entre nous et la trompeuse immédiateté des phénomènes qui s'imposent à nous. Comme nous percevons rarement notre propre aveuglement, qui est aussi notre appauvrissement, c'est en le constatant chez les autres que nous

pouvons espérer recevoir de temps en temps le choc salutaire de l'évidence d'une *erreur fondamentale*.

*

Il est tellement facile de perdre son temps. Qu'aurait dit Sénèque au milieu de toutes ces tentations ? Il aurait probablement conseillé de quitter *Facebook*, *Twitter* et *Instagram*. Mais l'aurait-il vraiment fait ?

*

Pour qui cherche à limiter autant que possible les contacts avec ses congénères, les épidémies offrent une formidable excuse.

*

Certaines situations nous placent dans l'obligation d'avoir à choisir son camp. On peut se demander quels mécanismes, à coup sûr complexes, entrent en jeu pour nous faire basculer d'un côté ou de l'autre. Face aux contraintes, aux abus de pouvoir, aux mensonges hypocrites, nous réagissons en fonction de critères qui échappent en grande partie à l'analyse. Tout peut entrer en ligne de compte : souvenirs d'enfance, croyances plus ou moins obscures, panthéon personnel, lectures décisives, etc. C'est la raison pour laquelle, dans les situations binaires, toute discussion entre les camps opposés est difficile.

*

« Il y a une différence énorme et douloureuse entre ce qu'on sait et ce qu'on aimerait savoir. » Jacques Bouveresse

*

En revenant de la promenade samedi soir on pouvait entendre en approchant des restaurants du port des musiques venues de divers podiums. Tandis que nous ricanions sur la qualité médiocre de ce qui parvenait à nos oreilles, j'ai soudain sursauté en m'exclamant : « Là, c'est du bon ! » Nous nous sommes approchés. Le groupe a enchaîné *Folsom Prison Blues* avec une version très correcte de *Big Boss Man*, un titre de Jimmy Reed figurant au répertoire d'Elvis Presley comme à peu près tous les titres joués par le groupe. Lorsqu'ils ont attaqué

l'inusable *My Way* avec un délicieux son « bal populaire », quelques couples se sont mis à danser et on se serait cru dans un film de Kaurismäki.

*

3 août. Les hirondelles se regroupent sur les fils électriques. Elles doivent croire que c'est l'automne. Il faut dire que le ciel gris et la fraîcheur de l'air sont très bien imités.

*

En rangeant des vieux cahiers de brouillon, j'en ai retrouvé un où j'avais noté différentes ébauches de textes. L'écriture en était difficile à déchiffrer mais suffisamment lisible toutefois pour mesurer à quel point le style était lourd et pénible ; une très mauvaise imitation d'auteurs américains mal traduits, dans le genre vieux cowboy qui se relâche au coin du feu. J'ai soigneusement dépecé le cahier en petits morceaux et il a fini au fond de la poubelle.

*

Selon le philosophe Quine, une pluralité d'hypothèses ou de théories concurrentes peut rendre compte des mêmes observations. C'est pourquoi on peut être d'accord avec tous les points de vue, surtout lorsque ceux-ci sont radicalement opposés et que chaque camp est persuadé de détenir la vérité.

*

On nous avait vendu le premier confinement comme une expérience inoubliable à l'attention des générations qui, jusqu'à présent, n'avaient pas traversé de situations historiques dignes de ce nom. Il s'agissait une fois de plus d'un de ces *storytelling* dont les communicants ont le secret. Le discours creux sur le « monde d'après » est resté au placard dès le deuxième confinement et tout le monde s'est empressé de l'oublier.

*

A propos de l'extension du « pass sanitaire », je me disais que dans de telle situation où la soumission à l'autorité apparaît à tous sous une

forme pure, chacun réagit en fonction de sa propre capacité d'obéissance. La plus ou moins grande disposition à suivre les règles édictées par une autorité ne relève ni de « valeurs » ni de positions éthiques ; il s'agit plutôt, me semble-t-il, d'une forme de réflexe se déclenchant à la suite d'une chaîne d'expériences accumulées depuis l'enfance.

*

En lisant mon chapitre quotidien de *L'homme sans qualités*, je tombe sur ce passage où Musil décrit certains aspects de la personnalité d'Ulrich. « Il s'est développé en lui avec le temps un certain goût de la négation, une souple dialectique du sentiment qui l'induit volontiers à découvrir des défauts dans ce qui bénéficie de l'approbation générale, à prendre la défense de ce qui est interdit et à refuser les obligations avec une mauvaise volonté qui procède de la volonté de se créer ses propres obligations. »

*

Interrogé sur la crise sanitaire, le Yi King a répondu comme à son habitude en décrivant la situation et ma marge de manœuvre. Réponse : « Ne pas avoir de but, ne pas donner de direction aux choses vous libère de la nécessité de répondre à ce qui doit être fait ». Ce que j'interprète ainsi : continue à suivre les choses de loin, reste tant que tu pourras dans la suspension du jugement.

*

Lorsqu'elle est venue s'installer chez moi avec ses disques et ses livres, celle qui allait devenir mon épouse avait une sacrée collection de disques des Beatles ; moi, je n'en avais qu'un ou deux. L'exemplaire du double blanc ressemble fort à un disque collector avec sa pochette numérotée, le poster de Richard Hamilton et les quatre portraits à l'intérieur, le tout en très bon état car elle est très soigneuse.

*

La mise en place du pass sanitaire est l'occasion de découvrir – ou de confirmer - qu'on peut très bien vivre sans bars, sans restaurants, sans

cinémas, sans théâtres, etc. mais simplement en restant chez soi avec de bons livres, de la bonne musique et de bons films.

*

« On peut aisément concevoir Ulrich comme un homme supérieur qui, ne découvrant aucune forme d'engagement qui soit digne de ses capacités, trouve finalement le repos de l'âme dans l'inaction, ou tout au moins dans une sorte de préparation indéfinie à une action hypothétique. » Jacques Bouveresse

*

Je ne suis pas une personne de conviction ; je n'ai que rarement la certitude d'avoir raison ; les arguments contraires me font facilement douter de ce que j'avance. En revanche, certains rejets instinctifs se traduisent chez moi par des refus définitifs que rien ne peut plus faire bouger. Ces réactions viscérales n'ont aucun rapport avec l'enseignement d'Épicure.

*

Lu sur le blog de Roland Jaccard un bon conseil de Julien Green extrait de son Journal de 1956 :

« Le secret, c'est d'écrire n'importe quoi, c'est d'oser écrire n'importe quoi, parce que lorsqu'on écrit n'importe quoi, on commence à dire les choses les plus importantes... »

Je confirme, pour la première partie de la phrase en tous cas. En ce qui concerne le fait de voir apparaître au détour de ce « n'importe quoi » des choses « importantes », je crois préférable de ne rien en attendre. On s'évitera ainsi des déceptions.

*

Il doit être réconfortant de se sentir appartenir à un groupe uni autour d'un noyau de croyances partagées. Fort heureusement, en me privant de la satisfaction que semble procurer un instinct grégaire normalement développé, le destin m'a doté d'un goût immodéré pour la solitude et

procuré en abondance les occasions d'approfondir le plaisir renouvelé d'être avec soi.

*

« ... dans l'angoisse liée au sentiment du temps, la plus grande inquiétude n'est pas qu'un temps passé ait cessé de vous appartenir, mais bien plutôt qu'il ne vous ait jamais appartenu. » Clément Rosset, *Note sur le romantisme*.

*

Vu un documentaire sur Bashung qui m'a ramené au début des années 80, lorsqu'on entendait *Gaby* et *Vertige de l'amour* partout. Puis vint le moment de la sortie du *Play blessures*. A l'époque, je traînais sans conviction dans les couloirs désolants de Paris-8 avec le vague projet de décrocher un diplôme. Ce qui me revient, c'est le sentiment d'isolement et de solitude qui vous étreignait à l'époque où il n'y avait pas moyen de partager ses émotions en temps réel. Je me souviens avoir écrit sur un mur couvert de graffitis dans les toilettes de la fac, « Un rebel dans vos villes de contraste ». C'était ce que je ressentais et je ne pouvais l'exprimer autrement que par ces mots chantés par Bashung.

*

Qui peut dire si celui qui prétend « accepter complètement le réel » n'est pas lui-même en train de se leurrer, sur lui, sur la « réalité » et sur la relation qui relie les deux ?

*

Dérèglement climatique oblige, il semble que nous ayons le choix entre l'éternel automne au nord et la fournaise au sud. Cela n'empêche pas de se souhaiter un « bel été ». La capacité d'aveuglement volontaire est en effet une des plus grandes réussites de l'évolution. Je repense à cette famille souriante qui se prenait en photo en prenant la pose au milieu des algues vertes. Pendant la fin du monde, il importe que le spectacle se poursuive.

*

En rentrant, après avoir déballé et rangé les courses, allumer l'ordinateur et apprendre la mort de Charlie Watts. Charlie, le calme, le pilier, avec sa frappe imparable, immédiatement identifiable. Qui aurait pu croire qu'il quitterait la piste avant les *Glimmer Twins* ? La semaine dernière, dans ma voiture sur un parking, j'écoutais *Beggars Banquet* très fort. C'est la dernière fois avant l'annonce de sa mort que j'ai pensé à lui. En entendant *Stray Cat Blues*, j'ai réalisé une fois de plus l'importance de son jeu de batterie dans l'alchimie stonienne. Il est vrai qu'on ne se concentre pas forcément sur les baguettes du batteur. Mais si on y prête suffisamment d'attention, on réalise que la puissance de la musique repose pour une large part sur la frappe de Charlie, ce roulement qui relance la machine à la fin de chaque couplet.

*

Que peut-on dire au sujet de ses parents lorsque ceux-ci ne sont pas des gens « admirables » (comme c'était le cas pour un écrivain que j'ai entendu à la radio ce matin) mais des individus médiocres, mesquins, pitoyables, qui pourraient, au mieux, susciter un peu de compassion.

*

L'Homme sans qualités (LHSQ). J'en suis à la page 284, ce qui constitue une infime partie de l'œuvre. Et déjà, quelques interrogations apparaissent. D'où vient cette réputation de livre « difficile » ? La prose de Musil est claire, précise, dénuée de complications inutiles ; le découpage en courts chapitres permet de suivre plusieurs personnages pris dans différentes actions un peu à la manière du montage parallèle au cinéma. La narration est régulièrement ponctuée de considérations générales qui présentent un intérêt au-delà du récit lui-même. Bouveresse disait qu'il lui suffisait de lire une dizaine de pages de Musil pour tomber sur un passage qui résonnait avec un sujet d'actualité. Pour résumer, on ne s'ennuie pas. Cependant, je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi certains thèmes ont été retenus par l'écrivain. Ainsi, les réunions du petit cénacle autour de la ridicule Diotima sont si vaines qu'elles ne peuvent être traitées autrement que sur le ton grinçant du caricaturiste. Le gag, c'est que cette élite cultivée et bienpensante

(on parlerait aujourd'hui du « camp du bien ») ne parvient pas à trouver la "grande idée" qui donnerait tout son sens à leur ambitieuse entreprise et sauverait peut-être le monde. On peut imaginer que Musil réglait des comptes avec une partie du milieu intellectuel viennois de l'époque. Autre élément du roman dont le choix peut sembler incongru : un criminel dont on suit le périple judiciaire et psychiatrique. Préoccupée de son sort, on voit Diotime agir auprès de ses relations pour le faire échapper à la peine capitale. Peut-être que la suite nous permettra de comprendre l'intérêt de cet assassin traversé par des hallucinations.

*

Elle détestait la bonne humeur chez les autres, surtout lorsqu'elle ne pouvait pas se considérer comme étant la cause de cette joie.

*

Cruauté d'internet qui vous donne la possibilité de voir ce que sont devenues vos petites amoureuses des années 70 aujourd'hui dans la soixantaine.

*

« Le sceptique est quelqu'un qui cherche à s'installer de façon plus ou moins définitive dans un état de doute. » Jacques Bouveresse³

*

Tout à l'heure, dans la bibliothèque, j'ai ouvert un volume de Karl Kraus au hasard et je suis tombé sur cette phrase qui avait été soulignée d'un trait dans la marge lors d'une ancienne lecture : « La langue est la mère, non la fille de la pensée. »

*

Bouveresse est un croyant qui doute. Il croit en la possibilité d'accéder à quelque chose comme la vérité, principalement par le biais de la démarche scientifique. Il se sent menacé dans ses convictions par les divers déconstructionnistes, qu'il appelle, en reprenant le terme à un

³« Le besoin de croyance et le besoin de vérité » mai 2008 (Youtube)

philosophe américain, les « négateurs ». Il éprouve cependant une étrange fascination pour le scepticisme de Nietzsche tel qu'il s'exprime dans l'affirmation selon laquelle il n'y a pas de faits mais seulement des interprétations. Bouveresse essaie de se rassurer en considérant qu'on l'a mal lu et interprété ; Nietzsche n'était pas si sceptique qu'on a bien voulu le croire.

*

Tant pis pour la raison, je choisis le monde enchanté, celui qui était là avant l'avènement de la maturité raisonnable et qui redevient accessible lorsque cesse l'effort d'adaptation aux croyances collectives qui accompagne le nécessaire processus d'intégration sociale. Le monde magique, c'est le paradis dont nous sommes tous chassés à un moment où à un autre (dès la sortie de l'enfance ou un peu plus tard pour ceux qui ont bénéficié d'un sursis au-delà de la date limite). Au moment où le droit de vivre à l'écart du désolant monde du travail vous est enfin accordé, il y a du ménage à faire dans les souvenirs peuplés de personnages plus ou moins désolants. S'en libérer en les renvoyant à leur néant procure beaucoup de satisfaction sur le moment.

*

LHSQ. Discussion entre Ulrich et Diotime. Cette dernière demande à Ulrich ce qu'il voulait dire en prétendant que « nul homme, s'il avait la toute-puissance, ne réaliserait ce qu'il désire. « Qui ne serait embarrassé si tout à coup se produisait ce qu'il a revendiqué passionnément toute sa vie ? », répond Ulrich. Il précise qu'il ne veut pas dire que chacun désire ce qui est irréalisable et méprise ce qui est à sa portée ; il constate simplement que la réalité recèle un désir absurde d'irréalité. Reconnaissant que ses propos sont assez confus, Ulrich demande ensuite à Diotime de songer à l'enfant qu'elle a été, « tout entière tendre ardeur », puis à l'adolescente « aux lèvres brûlées de nostalgie ». « En moi du moins, précise-t-il, il y a quelque chose qui se refuse à ce que le prétendu âge mûr soit le sommet d'une telle évolution. »

A nouveau, de manière passagère, cette vieille envie d'écrire un roman noir. C'est probablement l'effet de *La chair de l'orchidée*, pas le roman de Chase que je n'ai pas lu mais le film de Chéreau avec la divine Rampling.

*

Les mouches sont connes mais pas au point de rester immobiles lorsqu'on s'approche avec l'aspirateur.

*

Peter Handke ne se pose pas de question : il écrit. Lorsqu'il s'en pose, il les résout en écrivant. Quoi qu'il arrive, il finit toujours par s'asseoir ou sortir un carnet de sa poche et c'est parti pour une bonne tranche d'écriture. J'ai parcouru le début d'un de ses livres où il parle d'un type qui était devenu cinglé à force de penser aux champignons (si j'ai bien compris). Pendant les premières pages, il décrit son trajet pour rejoindre sa table de travail à partir du moment où il a décidé d'écrire sur ce dingue des champignons. Il décrit tout, chaque pas, chaque pensée qui lui passe par la tête, s'il pense à une image venue d'un film il donne le titre, explique pourquoi il se met à penser à cette scène, et cela dure comme ça pendant plusieurs pages. Soyons francs, ce n'est pas très intéressant à lire mais il y a cette force inébranlable qui se met en action et que rien n'arrêtera.

*

François Bon réalise des petits tutos. Celui de ce matin qui s'intitulait « Comment attraper ce qui parle en toi ». J'y ai trouvé une confirmation de la méthode employée pour écrire les notes du *Carnet*. 1. Laisser sortir ce qui parle en soi (souvenirs, colères, gémissement, etc.) 2. Attraper ce qui sort au moment où ça sort.

*

Commencé la lecture d'*Une vie* de Maupassant. Belle description des promenades dans la nature de Jeanne emportée dans ses rêveries de jeune fille, ses sensations de bonheur à l'évocation d'espérances floues.

« Elle semait partout des souvenirs comme on jette des graines en terre, de ces souvenirs dont les racines tiennent jusqu'à la mort. »

*

« Être riche avec le bonheur de la sagesse, c'est le mieux. »

Extrait d'une émission sur le poète antique Pindare. J'apprends que pour se dire bonjour, en Grèce, on se disait *Khairé*, c'est-à-dire « réjouis-toi ».

*

J'écoute une version légèrement différente de *Jokerman* sur *Springtime in New York*, le dernier Bootleg Series consacré au début des années 80. Ces prises alternatives me ramènent dans l'appartement de la rue Lafayette lorsque j'écoutais *Infidels*, l'album du « retour » (un de plus) après la période « *born again* ». Le texte de *Jokerman* me fascinait. J'avais le sentiment qu'il contenait des vérités dissimulées dans l'accumulation des images poétiques.

*

De très nombreuses personnes ont accepté le principe du pass sanitaire et je n'ai pas trouvé cela surprenant. Simple manifestation de ce que Nietzsche appelait l'esprit de troupeau. On parle d'un possible allègement localisé de ce système qui permet d'afficher sa conformité aux normes en vigueur et, plus globalement, son degré d'intégration sociale. Le test a été passé avec succès.

*

Pas réussi à revoir *Pierrot le fou* en entier. Pourtant, j'en avais envie. Du moins, je le croyais. J'ai quand même tenu une vingtaine de minutes parce que tout le début, jusqu'à la fuite hors de Paris avec le salut fraternel de la statue de la liberté, est magnifique. Quel souffle, que rythme ! Après, je me suis mis à prendre conscience que l'image était déformée pour faire disparaître le format cinémascope et j'ai décroché. Dans un document en noir et blanc, on peut voir Godard et Karina défendre le film au festival de Venise. Le journaliste demande à Godard

s'il est un provocateur. Godard le prend mal. Le journaliste précise « au bon sens du terme ».

*

Non Vacciné, paria social dépourvu de pass sanitaire, je me fais discret sur les réseaux sociaux. Le plus sage est d'afficher un alignement sur le dogmatisme ambiant en feignant de renoncer à toute forme d'esprit critique. Mais qu'est-ce au juste que le dogmatisme ? « Est dogmatique l'attitude de qui accepte une affirmation uniquement en fonction de l'autorité de celui qui en est à l'origine, sans vérification aucune de son bien-fondé concret. La locution « magister dixit » (le maître l'a dit) témoigne parfaitement de ce qu'est le dogmatisme. »⁴

*

Évènements marquants de ce 23 septembre doux et ensoleillé : une avancée dans la lecture d'*Une vie*. J'aime la façon dont Maupassant insère des descriptions de la nature qui font écho aux états d'âme de l'héroïne. Le procédé a été souvent utilisé au dix-neuvième siècle, mais chez Maupassant ces passages, toujours courts et expressifs, ne sont jamais ennuyeux. Le même décor autrefois enchanteur au temps des rêveries de la jeunesse est devenu sinistre et désolé dans la solitude de la vie d'adulte ; il redevient accueillant à la vieillesse, lorsqu'un mélange de fatigue et de sagesse désillusionnée adoucit le grand âge.

*

Lu :

- le chapitre 90 de L'HSQ, dans lequel Musil donne sa définition de l'allégorie : « relation intellectuelle où toutes les choses prennent plus de significations qu'il ne leur revient honnêtement. »

- un passage d'*Une vie*. A nouveau, description de la nature, cette fois-ci au printemps (nuits douces, soirs sereins, jours radieux, aurores éclatantes). Mais ce passage débouche, par un violent contraste, sur l'annonce de la mort de la mère de Jeanne.

⁴Boris Barraud, La recherche juridique,

- un texte de Bouveresse sur « l'anti-philosophe » Valéry, écrivain qui m'apparaît un peu plus proche, presque sympathique.

*

Si on observe la manière dont les choses se passent, pour celui qui aime la lecture, c'est l'acte de lire qui compte et lui seul. Bien sûr, des goûts se forment, des genres, des auteurs, des titres emportent l'adhésion, d'autres sont rejetés. Mais, indépendamment des références culturelles, lire est ce qui importe. La preuve : en l'absence de bons livres, tout ce qui tombe sous la main peut faire l'affaire et sera lu, parfois même avec ardeur, et ceci indépendamment de la médiocre qualité du style et du contenu. Le plaisir que cherche le lecteur est avant tout celui de pouvoir s'isoler, de mettre un écran entre lui et son environnement afin d'être seul avec ses rêveries.

*

Hier soir, avant de m'endormir, j'ai commencé *Le coup de grâce*, court roman de Yourcenar. A nouveau, j'ai ressenti le choc de la beauté de ce style qu'on dit classique, à la fois fluide, mélodieux et élégant. Je n'ai pas bien cerné l'histoire de ce soldat engagé dans un obscur conflit du côté des Balkans ni les relations qu'il entretient avec la sœur de son meilleur ami. Peu importe. Ce qui compte, ce sont les phrases impeccablement rythmées, les énumérations poétiques, la précision des détails, les considérations générales qui laissent songeur.

*

Lu dans le *Figaro littéraire* un éloge de la vieillesse chez les écrivains (et donc une critique des emballements provoqués par les jeunes prodiges plus ou moins rimbaldiens). On y apprend que le jeune Le Clézio, qui venait de publier son premier roman, avait déclaré à l'époque qu'il aimerait avoir quatre-vingt ans et avait ajouté : « Avoir la vie derrière soi : là on est vraiment libre. » 80 ans, le plus bel âge de la vie ? Qui vivra verra.

*

Si l'on en croit le ton désolé avec lequel les observateurs médiatiques de la vie politique renouvellent le constat selon lequel les français font preuve de « défiance » envers la classe politique, cette « crainte d'être trompé » (dixit le *Larousse*) serait en partie ou même complètement infondée. Proposition : créer une « journée de la confiance » pendant laquelle tout le monde essaierait de croire à toutes les promesses électorales.

*

Dernier chapitre d'*Une vie*. Le mari volage est mort, le fils a en partie ruiné sa mère. Celle-ci doit vendre son château et partir habiter dans une autre maison. Elle se promène dans la campagne mais avec la sensation de ne jamais trouver l'endroit où elle voudrait être. Soudain, elle comprend ce qui provoque cette sensation de manque : la mer n'est pas là.

*

Parfois, je me lève le matin avec le sentiment que je suis au bord d'une fiction. L'impression est assez semblable à ce qui se passe lorsqu'on a un nom sur le bout de la langue, tout près, mais caché derrière un écran qui fait obstacle. Je vois flotter quelques fragments, quelques photogrammes imprécis, de l'herbe gelée dans un pré en hiver, une jeune femme emmitouflée dans une couverture devant un feu, les échos menaçants d'une guerre civile au loin. Je me demande si on peut se lancer dans le brouillard avec si peu de cartes en main.

*

J'avais eu l'occasion d'observer le phénomène naguère sur mon lieu de travail. Je me disais que la soumission des enseignants vis-à-vis de leur hiérarchie venait de leur profil : anciens bons élèves (pour ne pas dire « fayots ») devenus logiquement des adultes raisonnables, des modèles de sérieux et d'adaptation sociale pour les élèves. Je découvre que la servitude volontaire dépasse le cadre de la profession enseignante.

*

Passé un certain âge, peut-on éviter de déplorer les évolutions contemporaines tout en se montrant d'une grande complaisance avec les crispations nostalgiques de la pensée réactionnaire ?

*

J'ai tendance à ralentir à mesure que s'approchent les dernières pages d'un roman. Si ce phénomène ne se produit pas, c'est le signe que la lecture a provoqué une forme d'indifférence.

*

"Rien ne m'apparaîtrait plus souhaitable que d'avoir le droit de fermer les yeux et de tourner le dos à ce monde défiguré." écrivait Hesse en 1940 dans une lettre à Mann.

*

Que reste-t-il de nous dans les souvenirs de ceux que nous avons croisés et avec qui nous avons entretenu sur une période plus ou moins longue une relation professionnelle, amicale ou amoureuse ? En me basant sur mes propres traces mnésiques, je me suis amusé à imaginer ce que pouvaient conserver comme souvenir de moi quelques individus qui se présentaient à ma mémoire. J'en suis arrivé à la conclusion que la plupart d'entre eux m'avaient très probablement oublié et j'en ai éprouvé un grand soulagement. Les rares qui conservent un vague souvenir de moi évoquent un fantôme correspondant très peu à celui que je suis devenu.

*

J'écris, je lis, je dessine. Je passe de l'un à l'autre, presque toujours en écoutant de la musique à bas volume. C'est ma manière d'exister et de respirer. Maintenant que je n'ai plus à interrompre ce cycle d'activité pour sortir de chez moi et me rendre sur mon lieu de travail, je sais que j'ai trouvé ce qui me convient.

*

En lisant une biographie de Wittgenstein, je m'étonne que l'on n'ait pas encore songé à réaliser un biopic à partir de la vie de cette personnalité

exceptionnelle. Cela pourrait faire un beau film en costume avec décors fastueux autour d'un personnage de génie visionnaire et torturé. Extrait : Wittgenstein, qui a impressionné Russell et les autres professeurs de Cambridge, décide de se retirer en Norvège pour « « y trouver la solitude nécessaire à un travail sérieux ». Russell tente de l'en dissuader. Dans une lettre à une amie, il écrit : « Je lui ai dit qu'il fera noir, il a dit qu'il détestait la lumière du jour. Je lui ai dit qu'il se sentira seul, il a répondu qu'il prostituait son esprit en parlant à des gens intelligents. Je lui ai dit qu'il était fou, il a répondu : "Que Dieu me garde de la santé mentale !" (Dieu l'en gardera certainement) ». ⁵

*

Pour Wittgenstein (celui du *Tractatus*) le monde est « tout ce qui a lieu », ce sont les faits et non les choses. Un fait peut être défini comme la « subsistance d'états de choses ». Ce sont les premières des sept propositions fondamentales du *Tractatus*. Toutes ne sont pas aussi claires en apparence. Notamment le rapport entre les faits et la pensée conçue comme « image logique des faits ».

*

Quelques mots de Feyerabend tirés de son autobiographie⁶ : il traversa la vie en manifestant, selon ses propres mots, « une combinaison assez instable entre l'esprit de contradiction et la tendance au conformisme ». Sa thèse épistémologique, fondatrice de l'anarchisme méthodologique est le fameux « tout est bon » (*Anything goes*). Que mille idées fleurissent, aucune d'entre elles n'est assez mauvaise pour être repoussée ni si excellente qu'il nous faille absolument l'embrasser. Dans ses « Thèses sur l'anarchisme épistémologique » (1973), il compare l'anarchiste épistémologique au dadaïste, selon la formule d'Hans Richter : « non seulement il n'a pas de programme, mais il est contre tous les programmes ». Un vrai dadaïste, doit également être un anti-dadaïste. Pour Feyerabend, il est de la plus haute importance de s'opposer « catégoriquement et absolument » aux normes universelles,

⁵ Rola Younes, *Introduction à Wittgenstein*, 2016

⁶ *Tuer le temps. Une autobiographie*, Paris, Le Seuil, 1996

aux lois universelles, aux idées universelles, telles que Vérité, Justice, Honnêteté, Raison, et aux comportements qu'elles engendrent. Il met les prix Nobel au défi de prouver que la philosophie aristotélicienne, la magie, la sorcellerie sont inférieures à la science moderne. Aucune explication ne le satisfait. Si la science n'est qu'une tradition parmi d'autres, au nom de quoi lui accorder une légitimité supérieure ?

*

De quoi ai-je besoin pour passer une bonne journée ? De la musique au réveil, des images de toutes sortes, un peu de philosophie (pas trop à la fois), dessiner, poursuivre la lecture d'un roman dans l'après-midi, un peu d'écriture, une grande promenade le long de la mer et dans la campagne avant le dîner, encore de la lecture avant de m'enfoncer dans une bonne nuit de sommeil. Aucune de ces activités ne nécessitant de valider un QR code, je peux vivre sans le pass sanitaire sans aucun effort ni privation.

*

Une journée parfaite n'est pas nécessairement une journée exceptionnelle pendant laquelle vous avez rencontré le grand amour et découvert une erreur de la banque en votre faveur. Non, la journée parfaite serait plutôt du côté de la journée banale, sans événement marquant ni secousse majeure. Le génie de Lou Reed est d'avoir su évoquer le charme indéfinissable de ces moments sans importance (comme une promenade dans un parc en la compagnie d'une personne avec qui on se sent bien). Bien sûr, en dehors des poètes, personne n'a d'intérêt financier à promouvoir le charme de la banalité ordinaire. La manipulation économique du désir repose au contraire sur l'idée selon laquelle votre vie quotidienne n'a aucun intérêt et qu'il existe des expériences plus riches et plus intenses à vivre de l'autre côté du miroir de la société spectaculaire-marchande. C'est ainsi que ça fonctionne depuis les années 60 et il n'y a pas de raisons pour que cela change.

*

Hier soir, avant de me coucher, j'ai failli m'éclater la tête contre un radiateur en fonte. Il s'en est fallu de très peu, quelques centimètres tout au plus et c'était direction les urgences ou bien le grand sommeil. Je m'étais pris les pieds dans le dessus de lit qui pendait sur le parquet et je suis tombé entre le lit et le gros radiateur en fonte, un modèle vintage avec des arrêtes aptes à creuser de profondes blessures au visage pour peu que l'on se jette dessus de tout son poids entraîné par l'élan de celui qui veut allumer sa lampe de chevet en pensant à se mettre rapidement au lit pour pouvoir y reprendre la lecture d'un roman en cours. Plusieurs fois dans la nuit, je me suis réveillé en sursaut comme font ceux qui ont échappé de peu à un grave accident. Et ce matin, j'étais un rescapé émerveillé d'être là, intact, accueillant les galères avec le sentiment de soulagement teinté de reconnaissance sans destinataire précis de ceux qui auraient pu ne pas être là.

*

Soleil après trois jours de pluie, de vent et de grisaille. Coup de téléphone d'un notaire au sujet de la succession d'une tante que j'ai très peu connue. Attente assez sereine des résultats de l'agrégation du fiston. Ajouter à ça une réédition augmentée du premier album des Pretenders et on admettra, avec Johann Chapoutot dont un entretien était diffusé en fond sonore, que « l'important, c'est l'*otium*, ce loisir intelligent qui fait que je lis, je pense et j'écris ». On ajoutera, pour être complet, écouter et jouer de la musique, dessiner et prendre des photographies.

*

Chaque matin, je peux constater « la subsistance d'un état de choses » (Wittgenstein). Je vérifie que je suis dans mon lit, mon corps ne ressent aucune douleur et est en état de se lever et de me conduire jusqu'aux toilettes. Le café, la confiture et les toasts font toujours partie de mon univers et cette nouvelle me réjouit pendant une bonne seconde. Puis j'ouvre le volet du bureau. Dans l'ordinateur, rien n'a bougé. C'est rassurant. La journée commence bien.

*

Je viens de voir les peintures d'un jeune artiste qui fait des natures mortes (still-life) à partir de petites installations qui font penser à des maisons de poupée. Je tourne depuis un moment autour de la question du sujet dans les natures mortes. Je pense à Morandi et à ses pots à la fois concrets et dématérialisés. Je vais peut-être essayer de travailler sur des assemblages d'objets.

*

Algues vertes en novembre. Jamais vu ça. D'habitude, c'est le moment où on peut à nouveau profiter de la plage déserte. Quelque chose a basculé. Les défenseurs de l'agriculture et de l'élevage intensif, la FNSEA, les élus (en majorité socialistes), le Crédit Agricole, tout ce système corrompu qui a entretenu le déni sur la catastrophe en cours, ont gagné. La mer ne peut plus lutter. Les algues vertes, dangereuses et même mortelles pour les hommes et les animaux, font définitivement partie du décor.

*

Je range les vieux papiers nécessaires pour compléter le dossier de l'assurance retraite. J'ai attaqué les années 80 en winner. Du 01/10/1980 au 11/10/1982, j'ai pointé aux ASSEDIC après une période de petits bouots. Quarante ans plus tard, le président sonne la charge contre ceux qui alternent les périodes de travail et le chômage. Ces individus représentent un danger à ses yeux. Leur mode de survie a vocation à disparaître dans la société libérale autoritaire.

*

J'entends souvent dire qu'on ne peut plus échapper au flux informationnel et il m'est arrivé de le croire. En fait, ce n'est pas si difficile pour les gens de ma génération, ceux qui ont vécu assez longtemps sans smartphone ni ordinateurs pour pouvoir retrouver facilement, en l'absence de stimulus numériques, une manière de s'installer dans le temps propice à la contemplation et à l'ennui - dont il n'est pas vain de redécouvrir les vertus.

*

Peut-on émettre quelques réserves sur la politique sanitaire des gouvernements sans être étiqueté immédiatement comme complotiste obscurantiste et analphabète ? On peut constater que tout est « globalement bien accepté » : le pass sanitaire, le chantage à la troisième dose, la stigmatisation des non-vaccinés, le licenciement des personnels de santé réfractaires, etc. Une large partie de la population atteinte de plein fouet par les campagnes de peur à répétition en demande même encore plus.

*

Les réseaux sociaux, parlons-en. Il y a des jours où j'aimerais entendre des cris de colère, des appels à la révolte et à l'émeute. Et je tombe sur des citations pleines de sagesse genre Confucius et compagnie.

*

La période offre un poste d'observation privilégié pour qui veut voir en face ce dont l'homme est capable sous le coup de la peur. Difficile de départager ce qui l'emporte entre la crainte de tomber malade ou celle de s'écarter du groupe au risque de se trouver du mauvais côté, celui des brebis galeuses. Pour être pleinement intégré au troupeau majoritaire, il faut accepter sans les discuter les mesures venues d'en haut. Il n'est pas mauvais de s'en prendre également à un bouc émissaire discrédité et méprisé par le groupe. L'aveuglement volontaire est le prix à payer pour échapper à la marginalisation et à l'ostracisme.

*

Cette nuit, j'ai pensé au fait que je n'avais pas écrit dans le Carnet depuis une longue période ; assez longtemps pour que l'écriture s'éloigne du champ des préoccupations quotidiennes. Je me suis dit qu'il fallait peut-être lancer un nouveau thème, un « sujet » comme on dit chez les commentateurs. Pourquoi pas la mort ? Voilà du sérieux qui nous changera de ce ton léger qu'on ne m'a pas encore reproché parce que l'occasion ne s'est pas présentée.

*

J'entretiens un rapport assez distant avec la mort. Ce n'est pas par choix ; je n'ai fait aucun effort en ce sens. Cela s'est passé ainsi jusqu'à présent : je ne me suis jamais rendu dans un cimetière pour assister à un enterrement. J'ai « raté » la mort de plusieurs oncles et tantes. Sans parler de celle de mes parents. Peut-être que je devrais analyser les raisons qui font que j'ai été tenu éloigné de ma famille pendant la période où ses membres vieillissaient puis décédaient les uns après les autres. La question ne présente pas beaucoup d'intérêt à mes yeux et je dois avouer que la situation me convenait bien.

*

Finalement je n'ai rien à dire, ou très peu, au sujet de la mort de ceux qu'on appelle les « proches » et qui s'avèrent dans mon cas très éloignés. J'ai plus été touché par la disparition de certaines personnalités (artistes, écrivains, musiciens, etc.) en fonction de souvenirs et d'émotions qui sont liés à leurs œuvres. En fait, ils ne disparaissent complètement. J'y pensais en regardant le documentaire de Todd Haynes sur le Velvet Underground. La mort de Lou Reed n'a presque rien changé pour ceux qui aiment sa musique, ses chansons, son univers, sa personnalité. Les artistes sont là tant qu'il y a des gens qui vibrent au contact de leurs œuvres.

*

Je regarde *Solaris* de Soderbergh. Dans ce film où le personnage principal retrouve son ancienne femme qui s'est suicidée, le poème de Dylan Thomas « Et la mort n'aura pas d'empire » revient régulièrement comme un leitmotiv. L'ex du héros joué par Clooney est une morte qui réapparaît sous l'effet d'une mystérieuse planète (il s'agit d'un film de SF). L'idée, assez troublante, est d'avoir doté cette apparition rendue très « réelle » du fait de sa matérialisation à l'écran, d'une forme de conscience autonome. Elle se pose des questions sur son existence *en tant qu'apparition*, se demande si elle existe vraiment en dehors des souvenirs. Elle fait cette remarque : « Je suis l'écho de ta mémoire. Ma voix est telle qu'elle est dans tes souvenirs, mon apparence également. ». Cette situation de fiction donne une vision du statut des

morts dans nos souvenirs. Leur image fragmentaire est parfois réduite à très peu de choses. Et pourtant, ils sont bien présents.

*

Je me souviens avoir lu le livre de Jankélévitch consacré à la mort il y a longtemps (quand j'étais jeune, quoi). J'avais admiré la prouesse, la haute voltige de la pensée et le recensement exhaustif des différentes facettes de la question. J'avais refermé le livre légèrement déçu par le caractère un peu vain de l'exercice. A quoi bon penser à la mort si cela ne nous aide pas à l'éviter.

*

Depuis le jour où j'en ai pris connaissance au lycée, j'ai adopté le point de vue des stoïciens. Pourquoi s'inquiéter de la mort tant qu'elle n'est pas là ? Pourquoi penser à ce qui surviendra « après » lorsque nous ne serons plus là ? C'est aussi simple que ça. Quant à l'idée de la mort comme moyen d'intensification de l'existence, une sorte d'exhausteur de goût permettant de mieux apprécier les petites joies de la vie, je n'y ai jamais cru. Ce qui rend chaque journée précieuse et agréable, ce n'est pas l'idée de la mort planant comme une menace permanente. Le ravissement provoqué par la musique ou la littérature, une promenade en bonne compagnie ou les surprises de l'activité artistique se suffisent à eux-mêmes.

*

« Je n'ai jamais eu de pass sanitaire et je ne prévois pas d'en avoir à court ou à long terme. Je ne dis pas cela par provocation mais je tenais à le dire pour des raisons ayant trait aux libertés publiques. » C'est le message que j'ai publié sur les réseaux sociaux peu de temps après les dernières annonces du gouvernement concernant la « cinquième vague ». Poursuivant ma réflexion (si on peut appeler cela ainsi) autour de la mort, j'en suis venu à considérer les événements actuels au regard de cette question. La peur de la mort n'est pas seulement une question métaphysique ni même médicale, elle est aussi un instrument de gouvernement qui peut s'avérer très efficace.

Autre idée attribuée à Sénèque : la mort n'est pas devant nous, comme on le pense généralement. Nous ne sommes peut-être pas déjà morts (idée dickienne) mais il est certain que nous l'avons été une première fois avant de naître, si on considère que la mort consiste à ne pas exister, à n'être rien. Il n'y a pas de différence entre le rien d'avant la vie et celui d'après. Or, nous ne conservons pas de souvenirs traumatisants de cette non existence passée.

*

Le style a toujours été une priorité chez les écrivains regroupés sous le terme « hussard » plutôt classés à droite. J'ai lu récemment une citation de Virginia Woolf à ce sujet. Elle était en anglais. En voici donc une interprétation approximative. Pour l'auteur d'Orlando, le style est uniquement une question de rythme. Lorsque le rythme est trouvé, il ne peut plus y avoir d'hésitation et encore moins d'erreur dans le choix du mot juste. Le rythme se présente de manière différente chez des écrivains comme Stendhal ou Proust. Il est très perceptible dans une langue autre que celle dans laquelle nous baignons depuis la naissance.

*

Lecture de *L'Usage du vide, Essai sur l'intelligence de l'action, de l'Europe à la Chine* par Romain Graziani. L'auteur s'interroge sur « les méfaits de la volonté, « les nuisances de la tension présente dans toute intention lorsque nous poursuivons certaines fins qui ne s'atteignent que par des voies non directement prévisibles, encore moins contrôlables ». Quelles sont ces fins hautement désirables et qui résistent à la « conscience intentionnelle » ? Graziani cite quelques exemples de ces « états optimaux » : l'aisance dans la danse, la fluidité dans l'exécution musicale, mais aussi des états d'âme comme la gaieté, l'enjouement ou le ravissement poétique.

*

Vu *Get Back* ou les aventures de quatre musiciens en train de travailler et de composer avec la pression que peut subir en 1969 un groupe appelé Beatles. On pense aux Stones enregistrant à l'Olympic studio

devant les caméras de Godard. Il y a les tensions plus ou moins rentrées (surtout entre Harrison et McCartney) qui peuvent laisser présager que la fin est proche. Paul se démène pour essayer de ramener un peu d'enthousiasme ; il relève que depuis la mort de Brian Epstein, « rien ne va plus comme avant ». Et puis il y a les questions de méthode de travail pour être à la fois créatif et efficace, développer une idée et l'améliorer. C'est passionnant.

*

Lu la nouvelle de Stefan Zweig *Le joueur d'échec*. Les nazis ont imposé au personnage principal qui est leur prisonnier un traitement visant à briser sa volonté sans recourir aux coups ou à la torture. Il l'on enfermé dans une chambre d'hôtel sans livre, sans papier pour écrire, sans radio, sans horloge, sans rien d'autre qu'un lit et une table. Zweig décrit les effets produits par cette privation radicale. Je me suis dit que c'était à ce genre de traitement (pas de livre, de musique, de papier pour dessiner) qu'il faudrait avoir recours pour parvenir à me pourrir la vie, comme prétend vouloir le faire le gouvernement vis-à-vis des non vaccinés.

*

Entretien avec Godard (91 ans) dans Mediapart.

Rendez-vous à Rolle. Le cinéaste a souhaité être interrogé par un « binôme paritaire » ; il a accepté que les masques soient retirés. Il ne comprend pas qu'on s'intéresse à ce qu'il pourrait avoir à dire sur la politique en France. Et puis de toute manière, tranche-t-il, « on ne peut pas parler ». A la suite de ce constat concernant l'impossibilité de communiquer par le langage, Godard aborde un sujet où on ne l'attend pas forcément. Il parle de ses chiens qu'il récupère dans des refuges. « *Parce que les chiens, c'est intéressant : si vous les regardez, ils ont tout dans le regard. Nous, on n'a rien dans le regard. J'ai longtemps cru que j'avais quelque chose dans le regard comme cinéaste, aujourd'hui je ne le crois pas. Vous me regardez, je vous regarde mais on n'exprime rien par ce regard.* »

Dans le film *Une journée sans fin*, à un moment, le personnage principal joué par Bill Murray passe une journée où tout se passe bien et s'enchaîne à merveille en compagnie de sa séduisante collègue. Celle-ci s'exclame, le soir venu : « Ce fut une journée parfaite ! On ne peut pas les organiser ou programmer. » Comme il est coincé dans la même journée depuis quelque temps et qu'il a eu le temps de corriger le tir pour arriver à ce résultat, Murray répond : « Ou alors c'est beaucoup de travail. » Je retiens surtout la remarque de la collègue sur l'impossibilité de planifier une journée parfaite.

*

J'observe mon chien. Il s'intéresse en priorité à deux choses : manger et jouer à la balle en promenade. Il a développé de nombreuses compétences dans divers domaines (vocabulaire humain, horloge biologique, interprétation de nos gestes, etc.) mais uniquement en rapport avec ses préoccupations (prochain repas, prochaine promenade). Notre champ de conscience est un peu plus élargi, mais tout aussi limité. La masse des phénomènes ce qui se trouve hors champ est incommensurable. Ne parlons pas de ceux qui nous indiffèrent.

*

La particularité des moments qui ne nous intéressent pas vraiment, c'est qu'ils ne laissent pas de souvenirs précis. Ainsi des réunions de travail où il était essentiellement question d'argent. Comment le placer, le dépenser, etc. Quand on voit l'activité déployée pour gérer l'argent (formulaires, coups de téléphone, mails, rendez-vous, etc.), on plaint sincèrement ceux qui se trouvent à la tête d'une fortune.

*

Quand je lis *Les Carnets du sous-sol*, j'ai l'impression que Dostoïevski pourrait poursuivre indéfiniment son monologue tout en conservant son rythme hypnotique de discours prononcé par un dingue halluciné. On peut ressentir la même impression de parole ininterrompue ne conduisant nulle part en écoutant certaines conférences de philosophes. Il m'arrive d'en mettre pendant que j'épluche les pommes pour la

compote. La dernière fois, c'était un discours prononcé par madame Tiercelin en ouverture d'un colloque consacré au pragmatisme. On ne peut même pas vraiment dire qu'on ne comprend rien. A une époque j'ai un peu lu James, Dewey et Rorty. Pourtant, je n'ai rien reconnu. Il y a cette voix qui vient d'ailleurs et se dirige on ne sait où (peut-être nulle part). Plus précisément, nous avons affaire à un discours de forme circulaire tournant autour de son objet, en évoquant des facettes (sans jamais donner d'exemple) à l'aide de phrase interminables et curieusement construites comme si l'objectif était de se placer en dehors, ou au-delà, de toute possibilité d'appréhension. Mais peut-être s'agit-il d'une impression commune à ceux qui n'ont pas atteint le niveau nécessaire à une bonne compréhension.

*

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé cette nuit à ce que nous apprend l'art. La réponse nocturne tenait en trois points :

1. Diversité des visions du monde en fonction des individus, des époques, des pays, etc. (ce que Nelson Goodman appelle des versions du monde).
2. Égale validité de ces versions au regard de la « vérité » (mais pas si l'on prend les critères esthétiques comme point de repère).
3. Paradoxalement, malgré cette diversité des points de vue, une certaine universalité qui permet de dépasser les contraintes culturelles locales et temporelles.

*

Je note à tout hasard les pensées qui passent pour ne plus avoir à y penser. Faire le vide, on en revient toujours à ça. Je lis des passages de *L'usage du vide* chaque jour avant l'heure du déjeuner. A chaque fois, une phrase, qu'elle soit d'un philosophe ou de l'auteur, me suit une partie de la journée, entretenant une vague pensée/rêverie qui m'entraîne dans des rapprochements agréables à suivre. Comme cette phrase : « Tout ce que l'on peut et doit faire, c'est travailler sur les

conditions mentales et physiologiques qui rendront possible l'accès à un stade supérieur d'activité créatrice. »

*

Je vais m'en tenir au programme exprimé dans *Les carnets du sous-sol* même si, comme il est dit à un moment de ce monologue quelque peu confus, celui qui prétend pouvoir accéder à une complète sincérité ment et celui qui le croit se laisse aveugler et se leurre sur lui-même. Toute « confession » est une mise en récit, une forme de fiction. La possibilité de pouvoir donner une apparente lisibilité à la matière informe de l'expérience est ce qui rend l'activité de l'écriture intéressante.

*

Dans *L'Usage du vide* : distinction entre l'intentionnalité anticipatrice avec une fin planifiée et l'intentionnalité motrice qui est celle des actions avec un but immédiat.

Extrait : « On a tout intérêt à pouvoir parler du caractère intentionnel d'un comportement à partir du moment où ce dernier est organisé en fonction d'une fin, à partir du moment où, dans sa structure même, le comportement s'explique par des buts qu'il poursuit et non pas uniquement par des causes antérieures. Et le concept d'intentionnalité motrice met en évidence l'auto-organisation du corps dans son activité car il va de soi que chaque action ne saurait faire l'objet d'une réflexion, d'une délibération ou d'une décision conscientes et verbalisées. Nos actions sont animées par une intentionnalité sans qu'elle soit nécessairement associée à la conscience explicite d'un but. Nous les assumons, nous les reconnaissons comme nôtres rétrospectivement. Il faut même admettre qu'une partie considérable de nos mouvements de translation, de nos micro-mouvements pour poser, prendre, toucher ou déplacer, etc., sont des gestes qui reposent non pas sur une décision consciente ou sur la représentation verbale d'un objectif mais sur la force de dispositions et d'habitudes. Ces actions que de loin on peut appeler machinales suffisent la plupart du temps à régler efficacement l'ensemble de nos interactions pratiques avec le monde extérieur. Attribuer au corps une intentionnalité propre permet sans doute de

mieux comprendre la part prépondérante qu'ont les compétences et les savoir-faire « incarnés » en nous, qui ne demandent pas le concours de la conscience. »

*

24 décembre : ce jour de Noël restera comme celui où, ayant additionné les devis des artisans, nous avons décidé de suspendre notre projet en attendant des jours meilleurs. Le contexte n'est pas favorable (euphémisme pour « catastrophique »). J'avoue que c'est un grand soulagement. Il est vrai que j'ai tendance à renoncer facilement. Mon défaitisme s'équilibre avec le tempérament volontariste de M., dont l'obstination ne connaît pas de faille. Mais il arrive que la réalité résiste à la volonté la plus solide. Il faut savoir dans ces cas-là renoncer, au moins momentanément.

*

25 décembre : je n'ai aucun problème avec Noël. Je fais simplement comme s'il n'existait pas.

*

Sujet déjà abordé ici ou là et relancé par la lecture d'un statut sur Facebook où l'auteur se revendiquait comme écrivain de fiction, avançant que, en dépit de nombreuses interventions sur le réseau social, personne n'était informé des détails de sa vie personnelle et intime. C'est assez remarquable en effet, surtout sur ce support propice aux épanchements. On peut dire que pour beaucoup de gens qui ne sont pas écrivains au sens professionnel du terme, Facebook, Twitter (comme autrefois les blogs) peuvent jouer le rôle tenu autrefois par la bonne vieille correspondance ou le journal intime. Ce qui m'intéresse en tant qu'écrivain de « non-fiction », c'est le point de bascule ou encore les passages existant entre les deux formes d'écriture. J'avais été frappé d'apprendre que Stendhal avait cessé de tenir son journal au moment où il avait commencé à écrire et publier des romans. Souvent, on publie après leur mort les journaux tenus par des écrivains de fiction devenus célèbres dans des genres ouvertement fictionnels (comme Highsmith ou

Manchette). D'un autre côté, on peut imaginer que des écrivains tiennent des carnets où ils notent des détails vécus ou des scènes observées dans le but d'enrichir leurs récits fictionnels.

*

Nietzsche a sous-titré *Humains, trop humains* « Un livre pour esprits libres ». Reste à savoir ce qu'entendait le philosophe moustachu par « esprits libres ». Nietzsche donne la définition suivante : « On appelle esprit libre celui qui pense autrement qu'on ne s'y attend de sa part en raison de son origine, de son milieu, de son état et de sa fonction, ou en raison des opinions régnantes de son temps. » L'esprit libre surprend dans la mesure où il ne correspond pas à ce qu'on attend de lui. Ce décalage peut éventuellement choquer ceux qui n'apprécient pas ce genre d'écart par rapport aux normes. Ce qui fait l'intérêt des esprits libres (et souvent leur malheur) c'est leur extrême rareté

*

Les livres
publiés
par les éditions du GFIV
peuvent être
téléchargés
gratuitement
à cette adresse
gfiv.fr

